

choire inférieure, enfonce ses dents dans la peau du lapin et prend ainsi un point d'appui ; il avance de la même manière l'autre côté de la même mâchoire extérieure, et cela jusqu'à la complète disparition de la tête du rongeur. C'est le serpent qui avance sur sa victime ; celle-ci reste en place.

Le glissement est facilité par une abondante salive que sécrète le serpent et qui lubrifie les poils du lapin. Quand la tête de celui-ci a pénétré dans l'oesophage du serpent, ce ne sont plus seulement les mâchoires qui agissent pour faire entrer plus avant le lapin, les parois même de l'oesophage douées de mouvements péristaltiques font progresser la proie dans le tube digestif. Ceci est un fait qui tout d'abord étonne. Dans la gravure ci-dessus, on a représenté un python qui a commencé à avaler son lapin, étant enlacé dans son arbre ; il est suspendu la tête en bas et présente le dessous de son cou ; ses mâchoires inférieures sont distendues, il ressemble réellement à un tube largement ouvert à l'extrémité et dans lequel pénètre le lapin. Ce serpent avale sa proie, bien qu'étant la tête en bas. Mais qui n'a vu dans les foires ou dans les cirques, des clowns suspendus par les pieds à un trapèze, boire, la tête en bas. Dans ce cas le liquide pénètre dans l'estomac uniquement par suite des contractions péristaltiques de l'oesophage. Il en est de même ici.

Nous revenons alors à la première cage, qui contient l'Eumecte murin. Il a fini son repas, le chevreau a été complètement avalé ; tout a passé, poils, cornes ; les sucs intestinaux suppléent à la mastication, ils se chargeront de digérer. Les déjections ne contiendront que les parties cornées, poils et cornes, et les dents du mammifère.

La digestion s'opère lentement, et à l'activité relative que le serpent a développée succède un état de torpeur qui dure plusieurs jours.

Le reptile a refermé sa gueule complètement déformée ; la tête, qui semblait réellement disloquée, reprend rapidement sa forme première.

Un peu plus loin, on nous montre des ophidiens de taille moyenne, à queue courte, à tête large, ce sont les serpents venimeux, vipères, serpents à sonnettes, Bothrops fer de lance, Echidné, etc. A ceux-là l'on donnera des rats, des meinaux.

Il existe, dans la ménagerie des reptiles, de grands bassins où se baignent les crocodiles et les caïmans. Un promontoire leur permet de venir se sécher à l'air. Leur nourriture consiste en poissons ou en morceaux de viande crue. Ils mangent dans l'eau.

Les gardiens nous rendent témoins d'un fait intéressant. En faisant battre une grande porte, on produit un bruit qui excite ces monstres aquatiques ; tous descendent dans l'eau ; bientôt ils gonflent d'air leurs poumons, et chassant violemment cet air, ils poussent de véritables rugissements. Il produisent ce même bruit lorsqu'il tonne, et il est probable que le battement des portes leur impressionne de la même manière que le tonnerre.

Nous voici maintenant devant la grande cage qui contient d'énormes crapauds, dont la peau verruqueuse est un objet de répulsion pour tant de gens. Ce sont cependant de bons animaux, inoffensifs, je puis même dire utiles ; on les juge sur la mine et l'on a tort, ils rendent service à l'horticulteur, à l'agriculteur, en mangeant les chenilles, les coli-maçons, les insectes nuisibles. On les a calomniés, on leur doit assistance. D'ailleurs quand on les examine attentivement on s'habitue à leur figure ; le crapaud est un philosophe qui réfléchit paisiblement pendant le jour, caché dans quelque trou, ou sous une pierre, et qui sort le soir quand tout est tranquille, quand tout bruit a cessé.

Chacun a pu entendre le soir, à la campagne, ces petites notes isolées que poussent les crapauds pour s'appeler, chant simple et harmonieux. Le crapaud est l'ami de l'homme, comme le lézard, et s'approprie facilement. La cage que l'on ouvre devant nous en contient une vingtaine, très gros ; le gardien leur donne des vers à farine (larves du tenébrion). Les crapauds s'avancent sans crainte et les gobent avec facilité.

Nouveau Feuilleton

L'histoire de Napoléon 1er touchant à sa fin, nous avons choisi pour notre nouveau roman une histoire d'amour,

EMMA BEAUMONT,
par M. Reepmaker,

dont nous commenceront la publication la semaine prochaine.

Ce roman sera lu avec un intérêt croissant par toute la jeunesse qui se reposera ainsi un peu des abondants épisodes guerriers de l'histoire de Napoléon 1er.

Le roman d'Emma Beaumont est une œuvre de fraîcheur et de jeunesse écrite dans un style pittoresque et émouvant et dans lequel, d'un bout à l'autre, l'éternelle chanson d'amour nous redit l'écho des sentiments et des émotions que nous éprouvons, que nous avons ressenties déjà ou que l'avenir rêvé nous réserve sûrement.

VARIÉTÉS

De l'origine des anneaux de fiançailles ou alliances et de quelques autres coutumes nuptiales.

Nos lectrices, mariées ou non, connaissent-elles l'origine et la signification de l'anneau des fiançailles qui, depuis leur mariage, ne quitte plus l'annulaire gauche des une et que les autres aspirent, avec plus ou moins d'impatience, à porter à leur tour ?

Si non, les quelques lignes que nous empruntons à un journal hebdomadaire britannique, "Person's Weekly", vont le leur apprendre.

On sait, par le témoignage de la Bible, que les Juifs portaient des anneaux nuptiaux bien longtemps avant l'ère chrétienne. Le symbolisme de cet usage semble avoir été que le mari donnait à son épouse son seau ou un double de celui-ci, pour signifier qu'il l'investissait de son autorité ou tout au moins qu'il partageait cette autorité avec la femme de son choix.

Cet anneau était considéré aussi comme un emblème d'un éternel amour, vu que, étant en forme de cercle, il n'avait pas de fin.

Mais une bague ou un bracelet semble avoir un symbole universel de fiançailles chez beaucoup de peuples primitifs, autres que les Hébreux. Ainsi, chez les anciens Egyptiens, une bague de fer était portée, tant par l'homme que par la femme, à l'occasion de leur mariage, symbolisant probablement le sacrifice mutuel de leur liberté individuelle.

Dans les temps les plus reculés, la monnaie d'or avait cours en Egypte sous forme de bagues ; aussi, quand un Egyptien prenait femme, il ne manquait pas de mettre au doigt de son épouse une bague-monnaie comme gage de sa volonté de partager avec elle sa bonne fortune.

La mode des alliances est aujourd'hui si universellement répandue qu'une Canadienne ne se considérerait pas comme légalement mariée sans avoir reçu préalablement, autour du doigt, le simple cercle d'or emblématique.

Il n'est donc pas sans intérêt d'apprendre qu'en Espagne, dans la province de Cadix, cet usage n'existe pas. Aussitôt la cérémonie nuptiale terminée, le nouveau marié déplace de gauche à droite les fleurs qui ornent la chevelure de son épouse. En effet, pour une femme, le fait même de porter une rose ou toute autre fleur au-dessus de l'oreille droite équivalait à se proclamer mariée.

L'usage du gâteau de fiançailles remonte aussi à une haute antiquité. C'est un souvenir de la période romaine, alors que la partie la plus importante de la cérémonie du mariage consistait dans la consommation, par les deux conjoints, d'un gâteau composé de farine, de sel et d'eau en présence du Grand Pontife et de dix témoins.

Quant au terme charmant de "lune de miel", on suppose sans doute assez généralement qu'il n'a aucune analogie avec le miel. Erreur, car il n'existe aucun doute relativement à l'ancienne

coutume des peuples de race scandinave, de boire du "méthéglinn" ou miel dilué dans de l'eau pendant les trente premiers jours du mariage. Et chose plus étrange encore, dans l'île de Rhodes, le miel joue encore aujourd'hui un rôle important dans les rites nuptiaux. En effet, aussitôt la cérémonie du mariage terminée, l'époux trempe les doigts de la main droite dans du miel et trace sur le seuil de sa demeure une croix avant que sa compagne l'ait franchi, cependant que les assistants crient à la femme ces mots : "Puisses-tu être bonne et douce comme le miel !"

Dans les mariages juifs, la femme se tient debout à la droite de son mari, en vertu du verset du psaume 44 : "A ta droite se tenait la reine dans de l'or d'Ophir".

Chez nous, c'est l'usage inverse qui a prévalu, car les rubriques prescrivent que l'homme se tienne à droite, la femme à gauche.

Dans les cérémonies de mariage de nos jours, les fonctions de "garçon d'honneur", tout en étant loin d'être une sinécure, — car le marié se décharge sur lui de la plus grosse partie de sa besogne, — sont néanmoins bien moins pénibles et surtout moins dangereuses qu'elles ne l'étaient aux temps reculés de l'ancestrale barbarie.

En effet, lui aussi est une réminiscence de l'époque de la primitive humanité, et il doit se trouver heureux et remercier sa bonne étoile de n'être pas né et mis au monde quelques dix siècles avant Jésus-Christ.

Car, en ce temps, le mariage par rapt était l'usage en honneur chez les primates nos "pères". Alors, les prétendants ne passaient pas galamment leur temps à effeuiller la marguerite, oracle poétique des cœurs férus d'amour, ni à conter fleurette à la dame de leurs pensées.

Voici comment procédait, à l'âge de pierre, ce lui qui voulait prendre femme :

Tapi en embuscade dans l'épaisse forêt qui entourait la hutte de celle qu'il convoitait, il guettait patiemment sa sortie, puis, l'ayant étourdie d'un coup de massue de pierre sur le crâne, il emportait, dans ses bras noueux, sa victime à moitié assommée par cette déclaration brutale. C'est à ce moment que son "garçon d'honneur" entraînait en scène et que commençait sa périlleuse mission. Le pauvre diable devait tenir tête peut-être à la famille tout entière de la jeune fille ainsi enlevée et combattre jusqu'à ce que son ravisseur eût réussi à se réfugier dans le creux de quelque caverne située dans les flancs de la montagne la plus proche.

Ceci nous met en mémoire que le voile de la mariée a une origine qui se perd dans la nuit des temps. Sans nul doute que la fiancée bien souvent devait avoir été avertie de ce que son enlèvement avait été concerté d'avance et qu'elle avait recouru au subterfuge de faire semblant de se dissimuler et de se cacher derrière un rideau de branchages, d'herbes touffues ou de guirlandes de plantes grimpantes. Même après sa capture, elle conservait encore un certain temps ce voile végétal, pour bien prouver à ses amis et connaissances qu'elle n'avait pas été consentante au rapt dont elle avait été victime, après avoir été courtisée de la façon brutalement sommaire décrite plus haut.

Enfin, la coutume de jeter du riz sur les nouveaux mariés, qui eistxe en de certains pays, — notamment en Angleterre, — est, pour ce dernier pays du moins, de date relativement récente. Ce grain, comme on sait, n'est guère connu en Europe que depuis deux siècles environ ; mais le fait de jeter par poignées une sorte de grain quelconque est une coutume qui remonte à une antiquité très reculée. Aussi, au temps où le riz n'était pas encore la denrée à bon marché qu'il est partout aujourd'hui, il était d'usage de répandre sur la tête de la mariée une poignée d'épis de blé mûrs, usage qui symbolisait évidemment un souhait de prospérité et d'abondance pour l'avenir.

Voilà, chères lectrices, ce que nous avons pu recueillir dans cette intéressante publication sur les origines de principaux usages matrimoniaux, et, comme vous le voyez, elles sont aussi respectables par leur symbolisme élevé que par leur haute antiquité.